

Les arabes dans l'Antiquité classique, 2 / Dr. M. P. Roncaglia. —  
Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques  
et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de  
recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 3, n° 1 (1972), pp.  
171-178.

La page de titre porte en plus : présentation de l'ouvrage de Franz  
Altheim et de Ruth Stiehl, Die araber in der alten welt, Berlin, Walter  
de Gruyter, 1964.

Suite : voir Parole de l'Orient, 1971, vol. 2, n° 1, pp. 175-196 ; 1974,  
vol. 5, n°1, pp. 201-210.

I. Arabes — Histoire. II. Antiquité classique — Histoire.

PER L1183 / FT36775P

## LES ARABES DANS L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Présentation de l'ouvrage de Franz ALTHEIM et de Ruth STIEHL, *Die Araber in der Alten Welt*, Berlin, Walter de Gruyter and Co., 1964 ss.

(II)

PAR

DR M. P. RONCAGLIA

IMMIGRATION EN AFRIQUE ORIENTALE (pp. 114-138, 1 vol.).

Les immigrants sémites de l'*Aithiopia* seraient venus de l'Arabie du Sud plusieurs siècles avant notre ère, après avoir traversé la Mer Rouge. A ce propos on cite surtout deux tribus, celle des *Habašat* qui donna le nom de *Ḥabaša* ou Abyssinie à la région, et celle des *Gê'êz* ou *Ag'āzī*, d'après laquelle les Abyssins appelèrent leur langue éthiopienne. Ces deux tribus auraient occupé la partie septentrionale du pays: les inscriptions sont en effet en sabéen. Aux alentours du premier siècle de notre ère commençait aussi le Royaume *Aksūmite*, du nom de sa capitale *Aksūm*.

Jusqu'ici c'est l'histoire traditionnelle.

Une révision des données historiques traditionnelles, basée surtout sur les échanges linguistiques et culturels entre l'Arabie du Sud et l'Éthiopie avait été poursuivie par Maria Höfner, *Ueber sprachliche und kulturelle Beziehungen zwischen Suedarabien und Aethiopien im Altertum* (= Atti del Convegno Internazionale di Studi Etiopici. Roma, Accademia dei Lincei, 1960, pp. 435-445). Cette révision pose la question suivante: A combien de temps remonterait l'immigration la plus ancienne? Si l'on pense que des problèmes d'une portée aussi extraordinaire pour l'histoire mondiale des cultures ne trouve qu'un groupe très restreint de spécialistes, qui sont

des vrais *rari nantes in gurgite vasto*, nous devons une reconnaissance énorme à tout spécialiste qui nous apporte un peu de lumière. On sait très bien que les méthodologies du *sic et non* et du *videtur* doivent commencer par poser des questions parfois purement académiques. En effet, il est évident que la question qu'on vient de poser tout à l'heure n'a objectivement pas de sens, car les hommes ont toujours bougé. Toutefois, dans la nécessité de fixer un *terminus ante quem*, il semble que l'on puisse fixer une des plus anciennes immigrations arabes en Éthiopie vers la fin du cinquième siècle avant notre ère. Les éléments épigraphiques (inscriptions sabéennes) et archéologiques (temple à Yeḥa, sculptures de Makallè, etc.) démontrent que la culture abyssine était déjà bien développée à cette époque-là. Jacqueline PIRENNE, *Paléographie des inscriptions sud-arabes* (Louvain 1956), I, 111, 151 s. parle d'une culture sabéenne, emportée par les Ḥabašat et les Gē'ēz: ceux-ci auraient employé le sabéen du moment que leur langue n'était pas encore une langue littéraire, comme pensait ENNO LITTMANN, dans *Handbuch der Orientalistik* (Leiden, E.J. Brill), III, 2/3, pp. 350, 376. Mais G. Ryckmans (dans: *Miscellanea Alberti de Meier*, I, 1946, p. 201) avait déjà mis en évidence un petit détail paléographique de la plus ancienne inscription — CIH 459, provenant de Yeḥa —: celle-ci contient en effet un nom propre 'astar, au lieu de l'habituel 'aṭtar. Or, la présence de s au lieu de t est une particularité qui n'est pas encore attestée dans le sabéen. Ce détail indiquerait une influence de l'éthiopien sur le sabéen. Nous savons qu'au moins l'une des deux tribus s'était déjà fixée en Éthiopie. Toute la question est maintenant de savoir s'il s'agissait des Ḥabašat ou des Gē'ēz.

Sans prétendre trancher la question, il est toutefois indispensable, à ce point, de recourir aux découvertes archéologiques de Ḥawila Assaraw (à l'est d'Aksūm et au nord-ouest de Makallè) et se rapporter aux recherches de A. Caquot et Drewes, *Les monuments recueillis à Maqallè*, dans: *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, 17-41. Sur un objet en bronze d'interprétation indéterminée (sceptre? dard? ou autre chose) les deux savants auteurs y ont déchiffré une inscription qu'ils jugent comme « le plus ancien document en écriture éthiopienne mis au jour » et comme « le plus ancien monument de langue geez » (p. 37). Mais cet enthousiasme semble devoir être quelque peu modéré. En effet, des sept mots qui constituent le texte de l'inscription,

au moins quatre ne sont pas éthiopiens. G. Ryckmans, qui a voulu réexaminer la dite inscription à la lumière de ses vastes connaissances en langues sudarabiques (dans: *Le Muséon* 71, 1958, p. 146 s.), l'explique par le sabéen et l'arabe. *Tb'l*, qui signifie « s'est emparé », en éthiopien indique « célébrer une solennité ». Ainsi, de l'inscription il ne resterait que le titre *ngšy 'ksm* qui serait réellement en gè'èz. Nagāšī en éthiopien serait d'un emploi très rare, tandis qu'il est particulièrement connu par l'arabe *an-nağāšī*. Mais il s'agit sans doute d'un mot plus ancien, employé plus tard dans des cas particuliers. Du moment qu'il appartient à la période de la première (?) immigration, on peut le retenir un titre éthiopien. Toujours est-il que cela se rencontre dans une inscription qu'on devrait désigner surtout comme sabéenne.

A un moment donné on a pu croire que derrière les textes sabéens se cachait une peuplade dont la langue n'aurait pas été le sabéen, mais l'éthiopien. En effet le mot *ngšy* se rencontre encore une fois dans l'Inscription Jamme 631, 21 que l'éditeur traduit ainsi: « Baygat, enfant du Négus, et le corps expéditionnaire des Abyssins ». G. Ryckmans, dans *Le Muséon* 71 (1958) 146 s. pense que le terme *bygt* désigne les Bēgā, à savoir les *Blemmyes*. M. Franz Altheim et Mme Ruth Stiehl, avec plus de probabilité (du moins à notre sens) voient dans l'expression de l'Inscription Jamme citée plus haut *wld ngšyn* une désignation ethnique indiquant « les fils des *ngšy* », tandis que G. Ryckmans interprète *wld 'm* comme se référant aux Qatabānites. Selon l'inscription, ceux-ci combattent en territoire sabéen aux côtés des Ḥabašat. Avec les Blemmyes on est encore une fois refoulés en Abyssinie. Et on y rencontre de nouveau le terme *ngšy*, mais il y a tout de même cette fois-ci du nouveau, en effet il est en rapport avec les Ḥabašat. Pour les savants Altheim et Stiehl il ne fait pas de doute que les Ḥabašat en ce temps-là se trouvaient déjà en territoire abyssin. Ils s'y étaient installés avec les immigrés sabéens, à moins qu'on ne veuille pas voir dans les Ḥabašat les auteurs de l'inscription, enrichie d'un titre typiquement éthiopien.

Il est temps de s'occuper des Gè'èz. Leur immigration reste encore à établir du point de vue chronologique. Ce qu'on peut remarquer pour le moment c'est que les découvertes archéologiques connues s'étendent toujours

au nord de l'Éthiopie et sur le haut-plateau, à l'intérieur du pays. La côte semble abandonnée.

Agatharchidès (voir extraits dans la *Bibliothèque* de Photios et chez Diodore de Sicile) parlent de peuplades au sud de l'Égypte et semble se référer à la partie de la côte qui correspond au Tigre actuel. En tout cas, on n'a qu'à lire la description qu'il donne des habitants de cette côte, désignés avec le nom d'*Ichthyophages* (mangeurs de poisson), pour s'apercevoir qu'ils n'ont rien en commun avec les Sabéens. Mais avec les *ιχθυοφάγοι* Agatharchidès fait aussi mention de *νόμαδες*, qui n'habitent pas toutefois la côte ni la plaine côtière. On aurait pu penser que ces « nomades » étaient des Arabes, mais leurs *totems*, constitués par le taureau et la vache (en qui ils voyaient leur père et leur mère) suggère davantage des peuplades soudanaises. Pline, *Naturalis Historia* 6, 189, précise qu'il s'agit de tribus de la zone de Meroé.

Partout où on se trouve, on ne rencontre nulle part des traces d'Arabes de l'Arabie du sud, ou de noms sudarabiques. Sur cette côte nous connaissons des villes fondées par les Ptolémées, qui toutes portent des noms grecs. Cette situation était la même lorsque Agatharchidès rédigeait ses notes. Adulis, selon Pline, *Nat. Hist.* 6, 172, aurait été fondée par des esclaves réfugiés d'Égypte. A trois jours de marche d'Adulis, il y avait Κολόη (éthiopien *qāl'ā*, arabe قلعة). De Koloè, après cinq jours de marche on pouvait atteindre la *μητρόπολις τῶν Αὐξωμιτῶν* ou la capitale du Royaume d'Aksūm. D'après les sources grecques, on serait portés à croire que le Royaume d'Aksūm avait joui d'une position politique indépendante et puissante. Dominateurs et peuples immigrés étaient plus ou moins mélangés, ainsi Éthiopiens et Gē'ēz cohabitaient. Les Troglodytes ou Trogodytes de la côte ont désormais les Arabes comme leurs voisins. On a sans doute eu une nouvelle vague immigratoire de la Presqu'île Arabique. Ces impressions on les retire après lecture du roman d'Héliodore de Ḥoms (297, 23; 298, 11), comme nous le verrons un peu plus en avant, tandis que lorsque Agatharchidès écrivait vers la fin du deuxième siècle av. J.-C., il n'y avait encore rien sur la côte qui rappelât une présence arabe quelconque. Mais les notices du *Periplus Maris Erythraei* et celles du roman d'Héliodore prises ensemble, nous disent que dès le début du troisième

siècle après J.-C., les tribus des Gē'ēz s'étaient fixées depuis longtemps sur le sol éthiopien et elles y avaient érigé un puissant royaume.

A côté des sources grecques, il y a aussi les sources latines. Pline (*Naturalis Historia* 6, 159), vers fin de son énumération des tribus et des villes de l'*Arabia Felix*, mentionne la ville d'*Athenae* et les tribus des *Caunaravi*, *Chorranitae*, *Cesani* et *Choani*. *Athenae* on peut l'identifier avec *Aden*; les *Chorranitae* on les a supposés être les tribus de *Garrān* et de *Gurrān*; les *Cerbanī Nat. Hist.* 6, 154) on les a identifiés avec les *Garban* (*grbn*) et les *Cesani* ou *Gesani* semblent être les Gē'ēz.

Arrivés à ce point de la documentation littéraire, des considérations philologiques s'imposent.

#### PROBLÈMES PHILOLOGIQUES: SOLUTIONS ET HYPOTHÈSES.

C.F.A. Dillmann, *Lexicon linguae aethiopicae* (réimpression 1955, col. 1188-1189) interprète le terme *gē'ēz* = *migratio*, migration, ceux qui émigrèrent, qui se retirèrent, qui se sont dégagés ou libérés. Le même auteur poursuit en disant que ce terme indiquait un peuple ou une tribu d'Éthiopiens, qui avait émigré d'Arabie en Abyssinie. Le terme *gē'ēz* finit par désigner en même temps et la langue et la région de ces Éthiopiens. Apparenté à *gē'ēz* — toujours d'après Dillmann — il y a le terme *ag'āzī*, en grec Γαζη et Αγαζη dans l'acception de « libre » d'abord, et ensuite d'« éthiopiens ». Au début Dillmann avait cru pouvoir rapprocher *ag'āzī* du pluriel interne *ag'āz* > *gē'zē*. Mais il est facile d'objecter que ce pluriel n'existe pas pour le mot en question, ainsi le laissa-t-il tomber dans le glossaire de sa *Chrestomathia Aethiopica* (réimpression 1950, p. 272). Toutefois on pourrait apercevoir le pluriel normal masculin en *-ān* dans le nom *Cezani* ou *Cesani* = *Gē'ēzān*. Mais étant donné que le mot *ge'ez* indique déjà un collectif au singulier pour indiquer une majorité, un tel pluriel n'aurait pas de sens. Il y aurait encore une possibilité, à savoir, celle de considérer le mot *gē'ēzān* selon sa signification de « *manumission*, *dimissio* », libération (de prisonniers ou d'esclaves), liberté. Dans ce cas, la signification étymologique aurait précédé la signification ethnologique. *Gē'ēzān* pourrait donc être à l'origine de la dénomination plinienne de *Cesani*. *Cesani* > *Gē'ēzān* pourrait être donc une variante de *Gē'ēz* et indiquerait d'emblée le peuple de ce nom

qui résidait en Arabie du Sud. En conséquence il s'agirait d'une peuplade qui se serait soustraite à une forme de servitude ou d'esclavage avant de traverser la Mer Rouge et de se fixer en Éthiopie. *Gē'ēzān* aurait désigné leur condition première de serfs ou d'esclaves et par la suite leur nom se serait changé (en raison de principes glottologiques, comme celui de l'effort minime qui abrège les mots trop savants et compliqués) en *Gē'ēz*, ce qui désignera la nouvelle condition sociale de ce peuple. Qu'il soit permis de rappeler le texte de Pline (*Nat. Hist.* 6, 172) « *oppidum Adulitōn Aegyptiorum... servi a dominis condidere* ». Ce serait le cas de l'émigration d'un peuple d'un territoire à régime colonial en quête d'un autre plus hospitalier. Le fait que Adulis ait été une ville ptolémaïque cela n'a aucune importance (sous cet aspect), d'autant plus que les fouilles n'ont encore donné aucun résultat susceptible de modifier ces hypothèses.

Cette Adulis ne serait-elle pas, par hasard, une fondation nouvelle autre que celle de l'*Adulitana* de Ptolémée III Évergète? Toujours est-il qu'il ne faut pas oublier que les *Cesani* sont situés près d'Aden. Sur la même côte ont dû se trouver les villes grecques d'Arethusa, Larisa et Chalcis, de la destruction desquelles par la guerre parle Pline. Ces *oppida* ou centre habités devaient être des fondations ptolémaïques (et non séleucides comme pense W.W. Tarn dans: *Journal of Egyptian Archaeology* 15 (1929) p. 11. Celles-ci, après le déclin de la puissance des Ptolémées dans le golfe arabe (à ne pas confondre avec le Golfe persique, « arabisé » par la politique nassérienne et de ses épigones) aurait été détruites. Est-ce que cette destruction a été l'œuvre des *Cesani* > *Gē'ēzān* eux-mêmes lorsqu'ils se libérèrent du joug qui les opprimaient? et est-ce à cette même occasion que la ville d'Adulis passa des mains des Ptolémées sous leur contrôle?

Malgré les hypothèses les plus séduisantes, il n'est pas encore aisé de dire où Pline place au juste les *Cesani*. Selon Jacqueline Pirenne, *Le royaume sud-arabe de Qatabān et sa datation* (Louvain 1961, p. 158) les *Cesani* seraient à placer dans le Ḥaḍramaut, ce qui semble être confirmé par une remarque épigraphique de G. Ryckmans dans *Le Muséon* 75 (1962) 213 s. En effet, en examinant des graffitis de Siqāyat Bā Ziyād, il a découvert (Inscript. 626 et 634a) une *s* de forme éthiopienne et le dernier graffito a un *h* qui serait une anticipation de la lettre correspondante de l'alphabet éthiopien.

Les études, les hypothèses et les comparaisons semblent étayer l'opinion selon laquelle les origines de cet alphabet seraient à situer dans le Ḥaḍramaut. En d'autres mots, les antécédents de ce qui sera l'alphabet éthiopien seraient à rechercher dans la patrie sud-arabique des *Cesani*. Cet alphabet, une fois transporté au delà de la Mer Rouge, en Abyssinie, aurait connu son développement actuel. Nous savons, toutefois, qu'encore au début du règne d'Ézānā (après 450 selon Altheim; environ 350 selon nous) la langue *gē'ēz* était encore sabéenne (Enno Littmann, dans *Deutsche Aksum-Expedition* 4 (1913) 8 et suiv.). Malgré tout ce qu'on vient de rappeler, malgré que le nom *gē'ēz* indique « migration » et, en concret, « les émigrés », la question de l'émigration sud-arabique vers l'Abyssinie n'est pas encore pour autant si bien établie que l'on pourrait croire. La langue des Ḥabašat, qui serait la couche la plus ancienne, ne s'est conservée que partiellement dans le *gē'ēz* ou deuxième couche des « émigrés ». Le *gē'ēz* est resté la langue littéraire éthiopienne. Il est à remarquer qu'aucun des dix-neuf dialectes sémitiques d'Abyssinie de nos jours ne dérive du *gē'ēz*, même pas le tigre. Il n'y a aucun indice que l'un ou l'autre dialecte puisse avoir un rapport quelconque avec une ou deux émigrations. Il est permis de penser qu'il faille hypothiser plusieurs vagues immigratoires, étalées sur un laps de temps plus large. Pour cela, à l'état actuel de nos ignorances, nous ne disposons que d'indices relativement faibles.

#### INDICE DES IMMIGRATIONS ARABES.

Dans le roman des Éthiopiens d'Héliodore de Ḥomṣ nous y trouvons mention des Ἀἰθιοῦται et de leurs voisins les Ἀραβες, établis sur la côte abyssine. Ces allusions étaient rédigées entre 232 et environ 250 après J.-C., ce qui nous fait supposer qu'avant cette date il y eut d'autres immigrants d'Arabie qui traversèrent la Mer Rouge.

Un autre indice nous le trouvons dans la lettre du roi d'Éthiopie à celui de Nubie, afin qu'il intercède auprès du patriarche d'Alexandrie, Philothéos, pour l'envoi d'un nouveau *Abūnā*. Dans cette lettre il est fait mention d'une reine des *Banū l-hamūya*, qui avait capturé un grand nombre d'hommes, détruit des églises et pourchassé le Négus d'un endroit à l'autre. Qui sont ces *hammūya*? Pline (*Nat. Hist.* 6, 158) dans l'énumération des



tribus d'Arabie du sud connaît les *Hamiroei* ou *Haminoei*, nommés immédiatement après les *Homeritae*, à savoir les Ḥimyarites. Les variantes des manuscrits latins permettent de conjecturer *Haminoei* > *Hammoei*, en arabe: *al-hammūya*. Ibn Ḥaukal, dans son *Kitab ṣūrat al-arḍ*, I, 59, 1 s. semble faire allusion aux faits susmentionnés: «... et elle (la reine) était celle qui avait tué le roi des ḥabaša, qui était (alors) connu comme al-ḥaḍānī». Cela suppose que les rois d'Aksūm régnaient déjà sur le Tigre moderne au moment de leur débacle. Si chez Pline nous rencontrons les *Hammoei* encore en Arabie, cela est dû à Ouranios, sa source. Pour l'émigration en Éthiopie de la tribu nous disposons d'un éventail de temps qui s'étend sur mille ans environ, à savoir jusqu'avant 978 après J.-C. Mais de ces Arabes nous ne savons absolument rien, sauf qu'ils étaient ennemis du christianisme. Nous ne connaissons même pas leur religion. En tout cas il semble qu'il faille exclure qu'ils étaient des Falaša (mot qui signifie lui aussi: *émigrés*), malgré la tentative de quelques savants de les rattacher à la colonie juive d'Éléphantine.

La problématique soulevée par l'immigration arabe en Abyssinie reste donc encore enveloppée dans bien d'obscurités. Le fait de l'immigration semble indiscutable, mais la chronologie et les modalités restent encore dans le domaine des hypothèses.

Martiniano P. RONCAGLIA